L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

L'AIGLE.

En parlant dernièrement[1] des divers sens emblématiques du Lion, pris comme image de N. S. Jésus-Christ, j'évoquais d'abord la vision qu'eût le prophète Ézéchiel sur les rives du Chobar, où quatre êtres mystérieux lui apparurent ensemble sous les figures d'un Homme, d'un Lion, d'un Aigle et d'un Bœuf.

La symbolique chrétienne, dès ses premiers temps, a vu dans chacune de ces formes, un emblème de notre Sauveur, aussi l'archevêque de Tours, Hildebert de Lavardin, écrivît-il au XIIe siècle :

« *Christus Homo, Christus Vitulus, Christus Leo, Christus est Avis, in Christo cuncto notore potes*[2] ».

Christus est Avis… Le Christ est Oiseau ! Il le fut dans l'emblématique chrétienne sous les figures de la Colombe, du Pélican, du Phénix, de l'Ibis, et sous d'autres beaucoup moins connues, mais, ici, c'est du premier et du roi des oiseaux qu'il s'agit, de l'Aigle royal dont les caractéristiques ont de tous temps frappé l'esprit des hommes et conquis leur admiration.

Mais, dans la solitude insulaire de Patmos, voilà que les yeux de Jean l'Évangéliste s'ouvrent sur les horizons infinis du royaume éternel, et qu'il contemple en des extases inouïes ce que l'antique Ézéchiel n'avait fait qu'entrevoir. Et les quatre animaux merveilleux reviennent, non plus pour longer comme des éclairs les âpres rivages du Thabor au milieu des roues de feu pendant que leurs ailes « chantaient comme la voix des grandes eaux[3] » ; mais pour agiter ces ailes frémissantes, sur lesquelles brasillent des milliers d'yeux, pendant que tout le ciel chante, maintenant, devant le trône de l'Agneau, à la cadence de ce rythme flamboyant !

---

[1] *Regnabit*, n° d'avril 1926.
[2] Hildebert de Lavardin, *Oper*. p. 1318.
[3] *Ézéchiel*, chap. I, vv. 5-27.

Ces visions d'Ézéchiel et de saint Jean sont la base chrétienne de la symbolique des quatre animaux, mais quand elle se créa, dès le début du Christianisme, le Lion et le Bœuf et l'Aigle étaient déjà riches d'un long passé religieux dans lequel la pensée chrétienne trouva des éléments heureux qu'elle conserva en les appliquant à Jésus-Christ au fidèle, son disciple, et même à Satan son adversaire et j'allais dire : sa contrefaçon.

I. — L'AIGLE DANS LES ANCIENS PAGANISMES.

C'est dans l'Asie Centrale, puis chez les peuples de l'Orient méditerranéen que nous trouvons les plus anciens documents certains sur la valeur emblématique de l'Aigle.

La vieille religion des Hindous en faisait déjà l'emblème de Vishnou[1], et dans l'art de la Chaldée, l'Aigle est l'oiseau noble qui accompagne le roi sur ses images, qui dompte le lion, qui aide l'Hercule chaldéen dans sa lutte contre les monstres[2].

La même faveur fut accordée à l'Aigle dans l'art si particulier de ces Hittites d'Asie Mineure dont la Bible parle aux livres du *Pentateuque* et au *Livre des Rois*, et qui paraissent avoir tiré leurs âpres formules artistiques des régions de l'Euphrate et du Tigre.

L'Aigle sur une pierre tombale de Menbidj. — *D'après Fr. Cumont*.

Mais c'est surtout dans l'art religieux de la Syrie que l'Aigle apparaît avec des significations telles que le Christianisme put en faire ensuite au Seigneur Jésus-Christ la transposition heureuse.

L'Aigle des Syriens et ses sens sacrés ont été très lumineusement étudiés par le savant professeur belge Franz Cumont. C'est dans la région d'Hiérapolis, la ville sainte de la grande déesse syrienne Atargatis, dit-il, que l'Aigle se montre le plus fréquemment sur les monuments funéraires avec le rôle de conducteur des âmes « vers les dieux célestes[3] ». Peut-être cette conception fut elle empruntée par les Syriens — et Cumont

[1] Cf. R. Guénon, *L'Ésotérisme de Dante*, p. 25.
[2] É. Mâle, *L'Art religieux du XIIe siècle en France*, p. 350.
[3] Fr. Cumont, *L'Aigle funéraire des Syriens et l'apothéose des empereurs*, in *Rev. Hist. des Relig*. t. LVII, n° 2, an. 1910, p. 120-164.

est de cet avis — aux croyances des Babyloniens. La fable d'Etana, l'un des thèmes les plus populaires de leur mythologie semble, en effet autoriser cette opinion : L'Aigle ayant pris et dévoré les petits du Serpent, celui-ci, pour les venger, est sur le point de faire périr l'oiseau ravisseur qu'il est parvenu à lier dans ses replis, mais Etana combat le Serpent et libère l'Aigle qui le porte alors jusqu'au ciel où il s'empare des insignes de la royauté divine, que, du reste, il ne sut pas conserver.

Camée du Cabinet des Médailles représentant l'apothéose d'un César.

Cette fiction que de nombreux objets d'art babyloniens nous représentent, ne pouvait guère être inconnue de la Syrie ancienne que de fréquentes relations mettaient en rapport avec la Babylonie. Or, par extension d'idée, le mythe d'Etana devint une image de l'âme et l'oiseau royal devint un oiseau « psychopompe », c'est-à-dire qu'il fut regardé comme le porteur, le véhicule des âmes heureuses vers leur source céleste ; car, d'après les croyances sémites, descendues du Soleil sur terre, les âmes y devaient retourner après la mort de leur gaine corporelle. Et les Syriens durent accepter d'autant plus volontiers ce symbolisme que, chez eux, l'Aigle était déjà l'oiseau du Soleil :

Comme les Égyptiens, les peuples anciens d'Assyrie et de Chaldée représentaient surtout le soleil sous la forme d'un disque pourvu de deux ailes étendues, de deux grandes ailes d'aigle ; et les Syriens n'étaient-ils pas les héritiers des anciens Peuples d'Assyrie et de Chaldée ? C'est là, vraisemblablement, la source de l'idée qui leur fit sculpter si fréquemment l'aigle sur les stèles funéraires de leurs morts, l'aigle aux ailes « essorantes » c'est-à-dire fixées dans le mouvement de leur départ de la terre vers l'espace.

Les Grecs, puis, plus tard, les Romains quand ils vinrent en Syrie, empruntèrent au peuple de cette contrée la croyance orientale que l'Aigle sacré emportait les Âmes vers la région des dieux, et c'est là sans doute pourquoi, en Grèce et à Rome, l'Aigle devint l'oiseau de Zeus et de Jupiter ; la raison aussi de sa présence, en image, sur le tombeau de Platon[1] et, en nature, au sommet du bûcher qu'on élevait chaque année à Tarse en l'honneur de Sandan-Héraclès, protecteur de la ville et que représentent les monnaies tarsiennes.

De là aussi la liturgie particulière de l'Apothéose, à Rome des Césars qui avaient été jugés dignes de cet honneur : Du sommet de l'immense bûcher, construit en pyramide,

[1] Diogène Laërte, IV, 44.

qui devait incinérer leur corps ou son effigie, on faisait s'échapper un aigle[1] chargé d'emporter en son vol, vers la demeure des dieux, l'âme du nouveau divinisé. « On le croyait, dit Cumont, les auteurs nous l'affirment positivement[2] ».

Et ce rite, qui n'était pas spécial aux empereurs fut mis en usage pour de nombreux particuliers. Je ne puis ici que renvoyer à l'excellente étude de Cumont citée plus haut et aux auteurs anciens[3].

II. — L'AIGLE, EMBLÈME DU TRIOMPHE DE JÉSUS-CHRIST.

Survint alors l'établissement du Christianisme suivi de très près par la création de sa liturgie et de son symbolisme. En ce dernier domaine, l'Aigle devint une excellente figure du Christ. On appliqua à sa Personne et à son ascension triomphale la parole de Jérémie : « Voilà qu'il montera comme l'aigle, et il étendra ses ailes sur Bosra, et le cœur des forts de l'Idumée sera en ce jour comme le cœur d'une femme qui enfante[4] » ; et cette autre du *Livre des Proverbes* : « La voie de l'aigle est au ciel[5] ». Aussi *La Clef* du pseudo Méliton de Sardes déclara-t-elle que l'Aigle, c'est le Christ, « *Aquila Christus*[6] ».

Et quand, les ailes étendues et le regard souverain jeté dans l'espace infini, l'aigle plane en majesté entre les sigles glorificateurs du Soleil et de la Lune, comme sur le sarcophage n° IV du Latran, il devient l'illustration de la parole paulinienne : « Dieu l'a exalté et lui a donné un Nom qui est au-dessus de tout nom ; afin qu'au Nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur terre et dans les enfers[7] ».

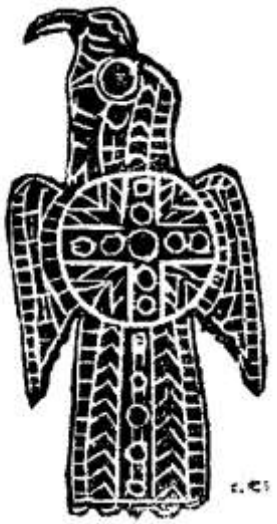
En même temps, il apparaît bien aussi que l'oiseau glorieux, dont la Rome impériale avait fait l'emblème de son triomphe universel en raison du rôle qu'il jouait dans l'apothéose de ses souverains, de ses qualités d'oiseau conquérant et de la fierté de son attitude, devint aussi, pour les chrétiens, après la conversion de Constantin et l'édit libérateur de 314, l'emblème du triomphe de la Religion du Christ sur le paganisme persécuteur, et de son universelle diffusion.

C'est probablement le sens qu'eut l'aigle sur les lampes chrétiennes du IVe siècle à Carthage[8] et ailleurs, et aussi sur le beau fragment d'un sarcophage d'Arles où l'Aigle apparaît, les ailes au vol plané, tenant sur sa poitrine une couronne au centre de laquelle se voit encore la moitié d'un « Chrismon », le I et le X superposés[9].

---

[1] Cf. Jamblique, *De Mysterus*, V, 12.
[2] Fr. Cumont, *loc. cit*. p. 135.
[3] Hérodien, IV, 2-11 — Dion Cassius, LVI, 42 — Lucien, *Peregr*. 39 ; etc.
[4] Jérémie, *Proph*. XLIX, 22.
[5] Salomon, *Prov*. XXX, 19.
[6] *Clavis*, Cap. VIII.
[7] St Paul, *Épit. aux Philippiens*, II, 9-10. Cf. Prof. Piper, *De la représentation symbolique la plus ancienne du crucifiement et de la Résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ* – in *Bull. Monumental*, 1861, p. 479.
[8] Cf. R. P. Delattre, *Lampes chrétiennes de Carthage*, in *Rev. Art Chrét*. an. 1890, p. 48, grav. n° 288.
[9] Cf. Dom H. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét*. t. V, vol. II, col. 2455, n° 4704.

Lampe chrétienne de Carthage.
Voir L. Delattre, *Symboles Eucharistiques – Carthage*, p. 64



Fibule de San-Marino, d'après *Dict. d'Archéol. Chrét.*
Voir Fibule.

III. — L'AIGLE PSYCHOPOMPE, EMBLÈME DU CHRIST CONDUCTEUR ET ÉLÉVATEUR DES ÂMES VERS LE CIEL.

Le rôle de conducteur des Âmes « vers les dieux célestes » que les Anciens donnaient à l'aigle fut conservé fort à propos à l'Aigle-Christ, car non seulement c'est Lui, le Rédempteur, qui à ouvert aux Âmes les portes des divins domaines, mais, pendant leur vie terrestre même, n'est-ce pas Lui qui, par l'infusion intérieure de sa grâce, élève vers Dieu et vers les hauteurs spirituelles, leurs pensées que la matière veut appesantir.

Aussi tous les anciens docteurs des rites d'Orient et d'Occident ont-ils appliqué à Jésus-Christ le passage du *Cantique de Moïse*, dans le *Deutéronome* : « Pareil à l'aigle qui excite sa couvée et voltige au-dessus de ses petits, ainsi Yahveh, le Seigneur, a déployé ses ailes. Yahveh seul l'a conduit[1] ».

La fable de l'Aigle portant vers le dieu suprême des Grecs, vers Zeus, le jeune Ganymède « devint, dit Cumont, malgré le caractère équivoque de ce conte érotique un symbole de l'Ascension de l'Âme vers les astres ; ses épisodes apparaissent sur les pierres tumulaires et les sarcophages[2] ». Il est bien évident, qu'en faisant figurer sur ces graves monuments l'enlèvement de Ganymède, les inspirateurs de ces sculptures n'avaient en vue que le rôle de l'oiseau sacré, et qu'ils faisaient abstraction complète du reste de la fiction. Les premiers chrétiens des pays classiques, en se posant, bien entendu, sur le même terrain, ont-ils accepté de se servir aussi dans leur symbolisme de cette même fiction, comme ils ont adopté à Rome, dans l'art des Catacombes, le thème des amours d'Éros et de Psyché ?

Des érudits l'ont pensé, et ont attribué à l'art chrétien plusieurs représentations de cet épisode mythologique notamment une mosaïque de la catacombe romaine de saint

[1] *Deutéronome*, XXXII, 11.
[2] Fr. Cumont, *loc. cit*. p. 140.

Sébastien et un morceau d'étoffe sassanide brodée. Dom Leclercq met fortement en doute les origines chrétiennes de ces deux documents en se basant surtout sur le caractère impur de la fiction de Ganymède[1]. Il me semble pourtant possible que les chrétiens d'alors, aient fait abstraction complète du côté condamnable de la légende pour n'y regarder que l'aspect didactique et élevé du rôle de l'aigle dans l'épisode en question. J'ai connaissance de hardiesses plus grandes.

IV. — L'AIGLE PYROPHORE.

L'Aigle, oiseau du Soleil, fut aussi chez les Ancien; l'oiseau porteur du feu et de la lumière célestes. Les Grecs et les Romains le représentaient tenant entre ses griffes les foudres de Zeus-Jupiter ; les Égyptiens et les Assyriens donnaient ses ailes au disque solaire ; toute l'antiquité professa la croyance qu'il pouvait, seul avec l'épervier, fixer longtemps la lumière intense du soleil et qu'il éprouvait la légitimité de ses petits en le leur faisant regarder bien en face dès leur naissance. Il jouait avec les éclairs disait-on, quand les plus terribles déchainements de la foudre et du tonnerre faisaient trembler tous les autres êtres vivants ; et c'est sans doute pour cela que les Grecs primitifs clouaient des aigles au-dessus de leurs portes, afin de se préserver des influences mauvaises et des atteintes de la foudre[2].

Là encore des rapprochements furent faits entre l'Aigle et le Christ qui avait dit de lui-même dans l'Évangile : « Je suis la Lumière du monde... Je suis venu apporter le feu sur la terre et que puis-je désirer sinon de le voir s'embraser ».

Ce symbolisme du Christ feu et lumière, pénétra la plus ancienne liturgie chrétienne, et c'est en ce sens que le silex pyrophore devint, lui aussi, une image emblématique du Sauveur ; l'étincelle sortie de lui n'est-elle pas encore proclamée comme étant la « *Lumen Christi* » en l'office du Samedi Saint ? Et, d'autre part, comme l'éclat du soleil, disait-on, n'éblouit point l'Aigle, de même le Christ ne fut-il pas le seul qui, de la terre, put contempler vraiment, mieux qu'Ézéchiel et que Jean l'Évangéliste, l'intime splendeur de la nature divine ?

V. — L'AIGLE, IMAGE EMBLÉMATIQUE DU CHRIST COMBATTANT.

La lutte divine du Christ contre l'Ange du Mal fut un des thèmes que l'emblématique des premiers temps chrétiens servit avec le plus de bonheur. L'Aigle, oiseau de haut vol et de combat, ne pouvait pas n'y point apporter son concours.

Tous les paganismes l'avaient montré déjà dans ses luttes contre des serpents, comme dans l'histoire fabuleuse d'Etana, ou bien contre d'autres bêtes, de réputation déplorable ; toutes les poésies des peuples anciens avaient chanté sa force, son ardeur, son courage, et finalement son triomphe qui est celui du Bien sur le Mal. L'art chrétien, en faisant de l'Aigle la figure du Sauveur combattant, agit de même.

---

[1] Dom H. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét*. t. VI, vol. I, col. 630.
[2] Cf. Salomon Reinach, *Séance de l'Académie des Inscriptions*, 4 mars 1907.

C'est ainsi que l'Aigle ornemental d'Akhmîm, des premiers temps du Christianisme égyptien, se tient debout sur l'échine d'un loup, pendant qu'à côté de lui le Christ, en forme humaine, piétine un crocodile qu'il perce de sa lance[1]. C'est la double affirmation de la victoire de Jésus-Christ sur Satan.

C'est Lui qu'il faut voir aussi, et son triomphe, dans le sceau d'un officier de la cour impériale de Byzance au VIe siècle, le « Scriman des Barbares » chargé des relations avec les ambassadeurs étrangers ; l'Aigle s'y montre en plein vol emportant dans ses serres le serpent qui se tord[2]. Et c'est aussi le sens primitif qu'il faut donner au blason national des Mexicains, si indignes qu'en soient aujourd'hui ceux qui les gouvernent ; L'Aigle essorant du nopal épineux, élève vers le ciel la tête du serpent vaincu, dont la queue saigne entre ses ongles.

Sceau d'un grand dignitaire byzantin VIe siècle.

Et, très vraisemblablement c'est encore le Christ qu'il faut reconnaître sur certaines fibules d'art goth que les Wisigoths ariens contribuèrent à semer du bassin de la Mer Noire jusqu'en Extrême-Occident. Beaucoup, en effet, sont en forme d'aigle au vol abaissé et portent sur la poitrine un bouclier chargé d'une croix ; image, peut-être, de l'invulnérabilité dans le combat, de l'éternel Victorieux qu'est le Christ[3].

VI. — L'AIGLE, EMBLÈME DE LA RÉSURRECTION DU CHRIST ET DE CELLE DU CHRÉTIEN.

Retournons vers les fictions antiques puisque d'elles sont nés tant d'emblèmes et tant de symboles dont les premiers maîtres de notre religion ont tiré de hautes et puissantes leçons.

Celles des pays d'Orient, qui nous montrent l'Aigle s'élevant jusqu'au soleil, jusqu'au séjour des dieux, disaient que cet oiseau s'approchant si près de l'astre divin, il arrivait, en sa vieillesse, que ses plumes se calcinaient, et que sa chair même se desséchait quasi toute ; mais qu'étant revenu sur terre, l'oiseau se plongeait trois fois dans l'eau vive

[1] Cf. *Dict. d'Archéol. Chrét*. t. I, vol. I, col. 1052.
[2] Cf. A. Parmentier, *Album Historique*, IIIe liv. p. 47.
[3] Voir gravure, p. 491.

d'une fontaine et qu'il en sortait régénéré, avec toute la pleine « jouvence » de ses premières années.

Cette fable était déjà bien vieille à la naissance de l'Église, puisque David s'en est inspiré : « C'est Dieu a-t-il écrit, qui rassasie de bonheur tes désirs, et qui renouvelle ta jeunesse comme celle de l'aigle[1] ».

Avec saint Épiphane, saint Isidore, saint Ambroise, quasi tous les maîtres anciens de la doctrine chrétienne ont appliqué cette parole et le symbolisme antique de l'Aigle revivifié, à la résurrection du Seigneur : « Il n'est à proprement parler qu'un seul et véritable Aigle, c'est Jésus-Christ, notre Seigneur, dont la jeunesse a été renouvelée alors qu'il est ressuscité des morts. Après avoir déposé, en effet, les dépouilles d'un corps corruptible, il a refleuri en revêtant une chair glorieuse[2] ».

Ernest Hello[3] et Huysmans[4], pour ne citer qu'eux parmi les modernes, ont adopté aussi cette interprétation.

En raison de la régénération retrouvée par l'Aigle dans l'eau de la fontaine salutaire, les anciens Orientaux, avaient fait du royal oiseau, non l'emblème de la résurrection des corps, mais la figure de l'immortalité de l'âme, et c'est l'un des titres qui le fit adopter par les Syriens, comme génie protecteur de leurs tombeaux[5].

Comme les anciens Syriens, les chrétiens des premiers siècles en Égypte firent souvent entrer l'image de l'Aigle dans la décoration de leurs monuments funéraires. Faut-il voir dans le choix qu'ils ont ainsi fait une influence syrienne, après tout possible ? Ou bien, ont ils assimilé à l'aigle l'ancien emblème égyptien de l'Épervier d'Horus, dont le dessin au trait est absolument le même que celui de l'aigle ? C'est également possible, d'autant que les sculpteurs chrétiens d'Égypte ont osé des rapprochements entre la représentation du Christ et l'image d'Horus. D'autre part les fictions de Grèce et du Haut-Orient qui concernent l'aigle étaient attribuées dans l'Égypte hellénistique à l'épervier : « Les Égyptiens dit Elien, vénèrent l'épervier comme une image d'Apollon, qu'ils appellent Horus en leur langue. Ils les vénèrent car, de tous les oiseaux, disent-ils, les éperviers sont les seuls qui peuvent voir facilement en face, et sans peine dans les rayons du soleil[6] ». Puis il ajoute : « Sans fermer les yeux ils s'élèvent jusqu'au ciel, et la flamme divine ne leur fait aucun mal ».

Qu'il soit aigle ou superbe épervier, l'oiseau funéraire de l'Égypte chrétienne eut le sens ancien d'emblème d'immortalité, avec, en plus, celui d'évoquer le Christ victorieux de la mort et gage de notre future résurrection.

---

[1] David, *Psaume*, CII, 5.
[2] St Ambroise, *Serm.* in *Append*.
[3] E. Hello, *Unité*, in *Rev. du Monde Catholique*.
[4] Huysmans, *La Cathédrale*, Éd. Crès, t. II, p. 228.
[5] Fr. Cumont, *loc. cit*. p. 145.
[6] Elien, *Nat. Anim*. X, 16.

Généralement cet oiseau funéraire copte — aigle ou épervier, qu'importe ? — qui fut surtout en faveur depuis l'antique Memphis jusqu'en Nubie, mais principalement dans les régions d'Antinoé, d'Akhmîm, de Baouit et d'Erment, est presque toujours figuré les ailes éployées et relevées. Souvent, dans l'écartement de ces deux ailes, se trouve une croix grecque, qu'entoure une couronne. C'est le signe du Christ caractérisant l'oiseau qu'il domine[1]. Je reproduis ci-contre la stèle funéraire d'Erment où l'Aigle-Christ apparait sous la croix entre les deux lettres glorificatrices A et ω que Jésus s'est approprié, quand Il a dit : « Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin[2] ».

Stèle funéraire d'Erment (Égypte).

En Occident, la présence de l'Aigle emblématique sur les monuments sépulcraux est de la plus extrême rareté. Il figure cependant sur un couvercle de cercueil en pierre du cimetière mérovingien d'Antigny[3], près Poitiers, au sujet duquel l'érudit Professeur J. P. Kirsch, de l'Université de Fribourg, m'écrivait en 1913 :

« La figure d'oiseau du cercueil d'Antigny me semble être bien réellement celle d'un aigle, et, en cela, le monument est unique dans tout l'Occident pour l'époque de l'antiquité chrétienne ; il n'a d'analogie que dans les stèles égyptiennes[4] ».

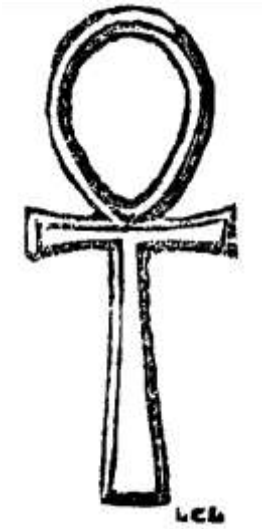
VI. — L'AIGLE ET LE « SIGNE DE VIE ».

En étudiant le symbolisme christique de la Rose[5] j'ai osé laisser entrevoir, parce que c'est la vérité, comment les premiers mystiques chrétiens se sont préoccupé d'affirmer qu'ils reconnaissaient en Jésus-Christ l'auteur de la Vie, le créateur, le Principe même de

---

[1] Cf. *Dict. d'Archéol. Chrét*. t. III, vol. II, col. 2835.
[2] St Jean Év. *Apocalypse*, XXII, 13.
[3] R. P. C. de la Croix, *Cimetières et sarcophages mérovingiens du Poitou*, in *Bull. Archéol. du Comité des travaux hist. et scient*. n° 3, 1886, et tiré à part, p. 25. — Dom Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét*. t. II, vol. II, col. 3279.
[4] *Lettre* du 12 février 1913.
[5] *Regnabit*, n° de mars 1926.

notre vie physique, au point qu'ils n'ont pas reculé pour exprimer cette réalité, devant des expressions écrites et surtout figurées dont les hardiesses et, parfois, le réalisme nous déconcertent aujourd'hui.



La Clef de Vie des Anciens Égyptiens.

Ceux d'Égypte, héritiers du trésor des emblèmes millénaires de leurs ancêtres, lui empruntèrent l'hiéroglyphe si particulier du *Ankh*, la « clef de Vie » que les dieux et les pharaons divinisés, tiennent en leur main, signe plein d'énigmes qui mettaient en relation d'idée la Divinité et le mystère terrestre de la génération des êtres.

Avec le Christianisme, le *Ankh* « Clef de vie » devint la « Croix de Vie », sans que rien ait été changé à sa forme de *tau* surmonté d'une boucle ; le tau étant une des formes orientales de la croix, l'ensemble prit aussi le nom de « Croix ansée ».

Voilà pourquoi l'Aigle-Christ copte nous apparait parfois portant dans son bec la Croix de vie, la croix ansée. Le plus bel exemple que j'en connaisse a été découvert par M. Clédat sur une fresque de la chapelle de Baouit, Ve siècle. Il décrit ainsi son heureuse trouvaille :

« Dans la partie centrale (des murs supérieurs et des parois de la chapelle) entre les deux fenêtres, est peinte une croix ansée encadrée de feuillages verts. Les branches et la boucle de la croix sont ornées de gemmes de diverses couleurs, l'intérieur de la boucle est rempli par une rosace ; aux deux extrémités sur le tympan et de chaque côté des fenêtres on a représenté un Aigle, AETOC, les ailes éployées. Au cou de l'oiseau est attaché un collier orné de trois bulles ; à son bec il porte aussi une croix ansée. Trois couronnes sont disposées horizontalement au-dessus de la tête de l'oiseau, et dans chacune est peint le monogramme du Christ, A et ω. Il est bien évident qu'ici la représentation de l'aigle symbolise le Christ[1]. »

Oui, assurément ! Et l'Aigle-Christ de Baouit, c'est le Christ portant la Vie dans sa bouche, c'est le Verbe créateur, le Verbe et la Vie.

---

[1] L. Clédat, *Le Monastère et la nécropole de Baouit*, t. II, p. 149, pl. 93, Le Caire, 1906.

En Occident, aussi, l'Aigle et la question de la vie ont été mis en relation, mais il en faut chercher l'expression dans les superstitions du Moyen-Âge, reflets déformés de traditions dès lors quasi totalement oubliées, ou venues d'Orient avec des avatars, par Pline ou Dioscoride, ou bien plus tard, par les pèlerins et les Croisés.

C'est ainsi qu'une pierre, dite *Pierre d'Aigle*, géode de fer hydroxydé qui renferme un noyau mobile, était regardée comme un talisman recherché.

L'aigle, disait-on, les découvre, les porte près du soleil et les dépose dans son nid pendant la ponte et l'incubation, puis les rejette aussitôt que ses petits sont nés. Mais elles restent douées de vertus mirifiques et propres à procurer aux femmes fécondes une heureuse délivrance, et à leurs fruits une vigueur plus grande ; aussi les regardait on comme fort précieuses.

L'Inventaire du comte d'Hereford dressé en 1322 mentionne « III peres de aegle ».

Et, en 1604, Jehan de Charmolue légua par testament, à une sienne cousine, « une pierre d'aigle garnye d'argent, la plus belle et bonne quy se puisse voyr. Elle soulage fort les femmes grosses en leur accouchement… Et, la fault retirer incontinent que l'enfant est au monde[1] ».

Évidemment, le bien-fondé de ces vieilles croyances demeure problématique, mais elles montrent un lien d'idée entre l'Occident et l'Orient : Toutes ces choses datent de la première enfance du monde et leur point de départ est commun. Je ne serai nullement surpris le jour où l'on me montrera la pierre d'aigle dans une monture ancienne et ornée de signes religieux, païens ou chrétiens.

VII. — L'AIGLE, EMBLÈME DE LA GRÂCE DIVINE.

L'Aigle qui montait jusqu'à l'Olympe païen pour y porter les âmes, en descendait comme imprégné de la faveur des dieux. Et quand l'âme droite, le Juste d'autrefois offrait une hécatombe à Zeus ou un holocauste à Junon pour se les rendre, croyait-il, favorables ; il s'imaginait leur bienveillance descendant du ciel sur son sacrifice et sur lui, comme l'aigle qui descend des hauteurs célestes vers le sol. C'était la notion et l'itinéraire de la grâce telle qu'un bon païen d'Alexandrie, de Carthage, d'Athènes ou de Rome se les pouvait imaginer.

Quand la théologie chrétienne eut établi ses précisions dogmatiques, elle garda l'emblème de l'Aigle comme image de la Grâce. C'est ainsi que Siméon de Thessalonique dit que, « dans l'ordination des évêques, l'aigle aux ailes immenses symbolise la Grâce », qui descend sur le récipiendaire[2].

---

[1] Archives de Béthune. — Cf. L. de Laborde, *Glossaire français du Moyen-Âge*, p 440.
[2] Migne, *Patrologie grecque*, chap. CLV, col. 404.

Peut-être faut-il voir en cette acception la raison qui fit, au Moyen-Âge, modeler en forme d'aigle des vases à destination liturgique ou monastique, tel le si bel aigle d'or de Suger, qui est au Louvre.

VIII. — L'AIGLE, EMBLÈME DU CHRÉTIEN.

Comme la plupart des emblèmes du Sauveur, l'Aigle figure aussi le fidèle, son disciple.

La fable de l'Aigle retrouvant sa jeunesse, symbolisa la résurrection du chrétien comme celle de son Dieu. Et la fontaine régénératrice dont l'eau procurait à l'aigle une nouvelle vie fut, dans la littérature mystique, l'image de la cuve baptismale dont l'eau régénère les Âmes. Aussi saint Maxime de Turin, fait-il de l'aigle la figure du néophyte qui, par le Baptême, est renouvelé et initié à une vie nouvelle[1].

Le passage de saint Luc où le Seigneur dit à ses disciples que « là où sera le corps, les aigles s'y assembleront[2] », fut ainsi interprété par les commentateurs des Évangiles : Le « corps » c'est le Christ, divin soleil des Âmes, et les aigles sont les fidèles qui s'élèvent vers Lui.

L'Âme, en effet, par son effort vers Dieu, s'élève, s'exhausse et vît ainsi, comme l'aigle, dans les régions supérieures : la théologie définit la prière : « une élévation, une ascension de l'Âme vers Dieu ».

L'Aigle priant d'Alep. *D'après Fr. Cumont.*

Les païens eux-mêmes l'ont ainsi pensé : sur une stèle syrienne et préchrétienne d'Alep, découverte par Victor Chapot[3], nous voyons l'aigle pourvu de deux bras humains levés vers le ciel dans la pose orientale de l'adoration et de la supplication. Franz Cumont explique ainsi cette sculpture :

---

[1] In *Bibl. des P. P.* t. VI, p. 27 ; ap. Martigny, *Dict. des Antiq. Chrét*. p. 25.
[2] St Luc, *Évang*. XVII, 37.
[3] V. Chapot, *Antiquités de la Syrie du nord*, in *Bull. de correspondance Hellénique*, t. XXXVI, 1902, p. 175, fig. 2.

Les mains levées qui figurent sur cette stèle font le geste de la prière : ce sont celles du fidèle qui invoque la protection divine. Ce symbole est assez souvent figuré sur les tombeaux (syriens), et la supplication, notons-le, s'adresse particulièrement au Soleil[1] ».

Les bras et les mains sont dressés pour prier, et les grandes ailes de l'Aigle vont se déployer pour porter vers le soleil divin l'âme suppliante et sa prière !

IX. — LE SYMBOLISME DE L'AIGLE DURANT LE SECOND MILLÉNAIRE.

Ce que nous venons de dire vaut surtout pour le premier millénaire chrétien. Il n'est pas sans intérêt, je crois, de voir sommairement comment les mystiques ont conservé et traduit le symbolisme reçu des aïeux.

Un fait incontestable qu'il faut souligner tout d'abord c'est que, dans l'Occident, les représentations de l'Aigle-Christ sont rares, du moins celles qui sont assez caractérisées pour être reconnues comme telles aujourd'hui ; car, si certaines sculptures antiques sont assez expressives pour manifester nettement l'intention de leur auteur, il n'en est pas de même des figures multipliées dans l'art médiéval, dans notre roman de France, par exemple.

Quelques exceptions pourtant.

Dans l'église de Saint-Nectaire d'Auvergne, XIIe siècle, l'Aigle apparait en deux endroits. « Il y a dans cette église, dit M. l'abbé Rochias, curé de Saint-Nectaire, deux chapiteaux dont chacun nous montre trois aigles, les ailes éployées et étendues en forme de bras de croix. Celui du milieu à la tête droite et parait vivant. Les deux autres ont la tête inclinée sur la poitrine et semblent morts ; le bec de celui de droite est resté entr'ouvert dans la position où la mort l'a surpris. Dans la faune symbolique, l'aigle, roi des airs, est une image du Christ. Ceux de ces chapiteaux ont tout l'air de figurer le Christ en croix : celui de la face principale, le Christ encore vivant, et ceux des faces latérales, le Christ mort[2]... ».

Je n'oserais en dire autant, ne le connaissant que par une image trop sommaire, du bel aigle qui s'érige au sommet d'une colonne au cloître roman de Saint-Trophime d'Arles.

L'empreinte d'un sceau chevaleresque du XIIIe siècle, que possédait à Maillezais (Vendée) M. Paul Allaire de Lépinay, portait un écu chargé d'une croix sur laquelle un aigle était éployé, et ce motif héraldique dans lequel il est bien permis, je pense, de voir l'image du Christ sur la croix, rejoint celui que porte en son milieu une belle croix d'or trouvée dans une sépulture lombarde de Cevezanno et datant du VIIIe siècle, ou X^e^ publiée par Dom Leclercq[3].

Je puis citer encore un petit fermoir nantais de livre gothique orné d'un aigle dont la tête porte le nimbe crucifère d'ordinaire réservé au Christ. Et cet objet, par son usage

---

[1] Fr. Cumont, *Loc. cit*. p. 130.
[2] G. Rochias, *Monographie de l'église de Saint-Nectaire.*
[3] Dom Leclercq, *Diction. d'Archéol. Chrét.* t. III, vol. II, col. 3098, grav. n° 3396.

bibliologique, s'apparente à une couverture en ivoire de livre byzantin du IXe siècle, de la collection Stein, sur laquelle le Sauveur, représenté en forme humaine est entouré des quatre animaux mystérieux : À ses pieds, le Lion et le Bœuf adorent l'Agneau mystique, son image ; et au-dessus de Lui, l'Homme ailé et l'Aigle adorent un autre Aigle, l'Aigle-Christ, enfermé comme l'Agneau dans un nimbe glorificateur (*Gaz. des Beaux-Arts*, Sept. 1878, p. 279).

X. — L'AIGLE, EMBLÈME DE SATAN, L'ANTI-CHRIST.

Nous avons vu dans une précédente étude que le Lion, emblème surtout, de la royauté et de la résurrection du Christ par ses éminentes qualités, par ses perfections réelles ou fictives, le fut aussi de Satan, l'Anti-Christ, parce que, selon la parole de saint Pierre il est la bête de proie qui rugit et cherche à dévorer. De même, l'Aigle, image, aussi, du Christ sous bien des aspects, fut pris pour figurer Satan, le faux Christ, parce que, s'il est l'oiseau noble et magnifique il est aussi le rapace destructeur ; et à ce titre, déjà, le *Deutéronome* le classa parmi les bêtes impures, dont les Israélites ne devaient pas manger la chair[1].

On sait que l'un des premiers emblèmes choisis pour représenter le Christ fut le Poisson qui, par analogie, fut pris aussi pour l'image du fidèle. C'est à ce dernier titre qu'il fut associé à l'Aigle pour donner à celui-ci son sens satanique : On figura donc un Aigle « piétant » dans ses serres un poisson que, souvent, il frappe de son bec.

C'est un fait réel, paraît-il, que l'aigle fond parfois du haut des airs sur les poissons qui dorment en confiance à fleur d'eau, et les emporte pour s'en repaître. La tradition veut que l'emplacement du château féodal de Lourdes ait été ainsi désigné par un aigle qui vint y dévorer un poisson du Gave. Cette habitude de l'aigle avait du reste frappé les Anciens, car nous la voyons représentée sur une monnaie d'argent de Haeven et dans l'ornementation, des cornes d'or de Gallehus[2].

Terre cuite poitevine du Musée des Antiquaires de l'Ouest, Poitiers, époque mérovingienne.

[1] *Deutéronome*, XIV, 12.
[2] Cf. Rev. *Aréthuse*, n° d'avril 1925, p. 68.

En Gaule, même scène sur un médaillon de poterie rouge gallo romaine, provenant des fours de Sézone (Puy-de-Dôme), ateliers qui fonctionnèrent d'environ 110 à 250, d'après la chronologie de Déchelette. Je ne pense.pas que ce sujet puisse être chrétien.

Il n'en est pas de même d'une grande terre cuite mérovingienne et poitevine, du VIIe siècle environ, dont le moulage est au Musée des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers. L'Aigle y est représenté emportant le poisson dans son vol.

Ce même sujet figure aussi au centre de la grande mosaïque de Sainte-Marie de Capoue, église d'époque byzantine[1].

C'est bien là l'Aigle rapace qui tue, l'antithèse de l'Aigle de Baouit qui porte la Vie ; l'image du ravisseur des Âmes, l'antithèse de l'Aigle psychopompe qui porte les Âmes au Ciel ; l'Aigle qu'anathématisa saint Grégoire : « *In sacras Scripturas vocabulo aquilae aliquando maligni spiritus raptores animarum designantur*[2] ».

D'autre part, à cause de l'âpre fierté de ses attitudes, certains auteurs du Moyen-Âge ont fait de l'Aigle la figure du démon de l'orgueil implacable[3].

Quelques docteurs, pourtant, ont essayé de réhabiliter le geste carnassier de l'Aigle : Quand il tombe des nues comme l'éclair sur le poisson des eaux tranquilles il est, disent Brunon d'Asti, saint Isidore et saint Anselme, l'image du Sauveur pêcheur d'âmes, qui les prend à terre pour les élever au ciel, mais leur interprétation débonnaire ne trouva que bien peu d'écho, et l'Aigle ravisseur resta l'image de notre inlassable ennemi.

⁂

Voilà le résumé de ce qu'a été l'Aigle dans le trésor des emblèmes du Seigneur Jésus. S'il n'eut jamais la popularité de l'Agneau, du Pélican ou du Poisson, si ses représentations ont été relativement rares, il n'en reste pas moins l'un de ses emblèmes les plus riches de sens et l'un de ceux qui ont le plus efficacement relié le symbolisme religieux des anciens paganismes à celui de la Religion Chrétienne.

Loudun (Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

[1] *Dict. d'Archéol. Chrét.* t. II, vol. II, col. 2075.
[2] St Grég. *Milleloq. morale*, Éd. de Lyon, 1700, p. 83.
[3] Cf. J. K. Huysmans, *La Cathédrale*, éd. Crès. T. II, p. 225.

DOCUMENTATION ANNEXE.

P. 13, note 2 : Église de Saint-Nectaire (Puy-de-Dôme). Chapiteau des trois aigles.

Fig. I :

G. Cany, phot.

17. - Chapiteau des trois Aigles

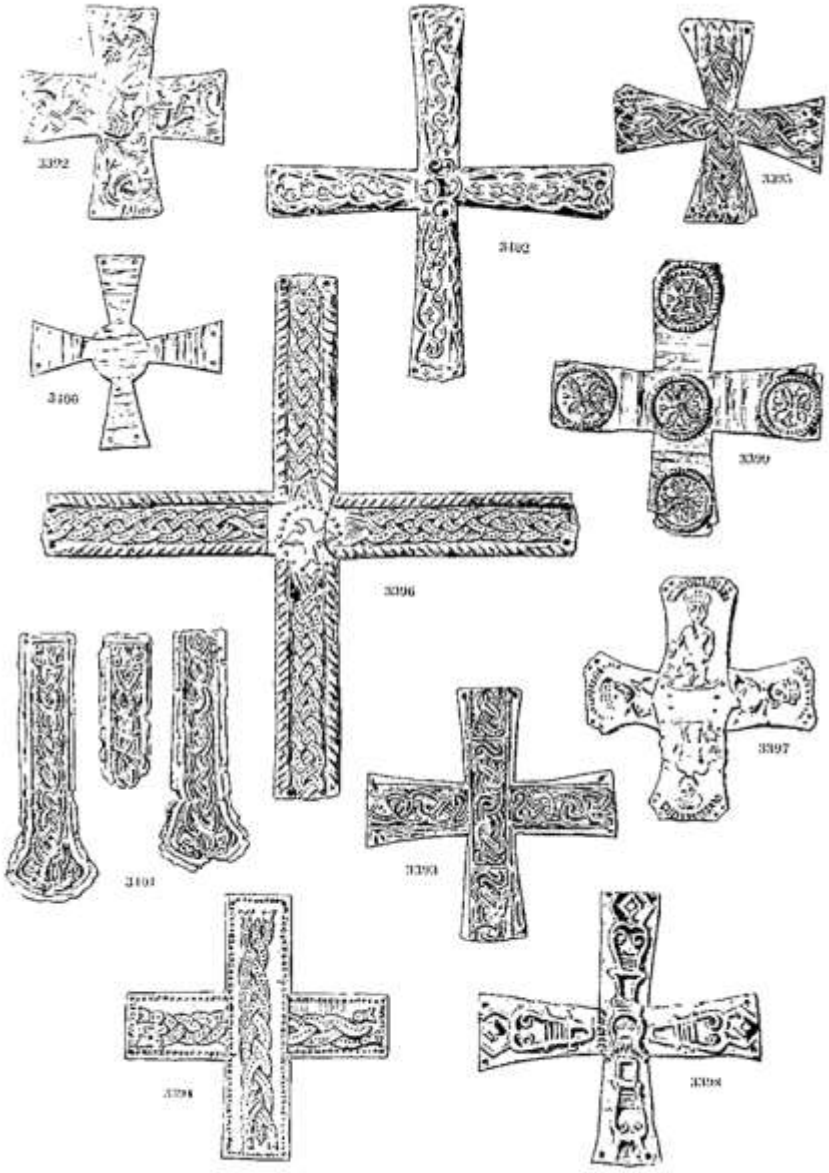
« *Bulletin Monumental* », t. 73, 1909, p. 236 b.

Fig. II :

Source : © Pierre BASTIEN, http://patrimoine-de-france.com/images/file.php?mimage=6b09b20d63ce5ca1f9f3b84f3ce728d9.jpg

P. 13, note 3 : aigle éployé.

Henri Leclercq, « *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* », Librairie Letousey, Paris, 1914, t. 3, 2ème partie, col. 3099, gravure 3392, n° **3396**.



P. 14, note 2 : l'ornementation des cornes d'or de Gallehus.

« *Aréthuse*, revue trimestrielle ». Lahure, imprimeur. Editée par J. Florange, Paris.

Olov Janse : *Un fragment de vase sigillé gallo-romain, décoré d'un motif emprunté à une monnaie antique*, p. 68-69. 1925.

Fig. 9 — Détail de l'ornementation des cornes d'or de Gallehus.

Fig. 11. — Monnaie d'Olbia.

Fig. 10. — Bractéate en argent de Haeven

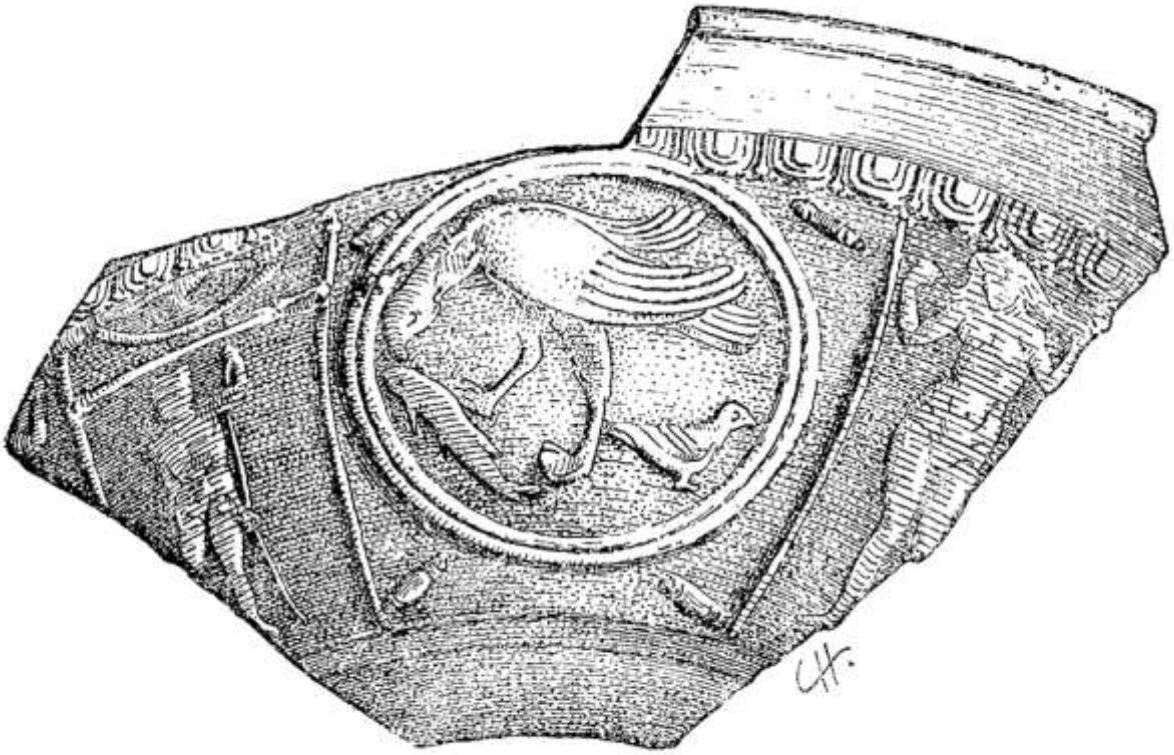


Fig. 8. — Fragment d'un vase sigillé gallo-romain.

P. 15, note 1 : L'Aigle et le poisson.

Henri Leclercq, « *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* », Letousey et Ané éditeurs, Paris, 1910, t. 2, 2ème partie, col. 2075, gravure 2054.

Mosaïque de Santa-Maria Maggiore.